



WILFRID LAURIER

Il n'a rien affronté, lui dont le nom sans tache  
Résonne ferme et haut, comme un clairon d'airain.  
Lui qui reste vaillant malgré la lourde tâche  
Et qui grand aujourd'hui, sera plus grand demain.

Il combattit pourtant, superbe et sans relâche,  
Mais humble et doux quand même et quoique fort, humain  
Si parfois sur sa route il dut croiser un lâche,  
Il cacha son mépris, il voila son dédain !

Car il est de la race éternellement forte  
Qui garde son sang-froid quand son ardeur l'emporte  
A combattre, et mourir s'il le faut pour ses droits.

S'il est au pouvoir ce qu'il fut toujours, en somme :  
Penseur calme et croyant et surtout honnête homme,  
C'est qu'il ne sut aller que par les chemins droits.

*Ch. A. Gaudreau*

M. P.

## SACRIFICE

A toi, ma mère.

fleurs que Christian fixait dans les cheveux d'or de Marietta !

La vie était bien monotone au manoir d'Embrun. Depuis plusieurs années, la châtelaine et sa fille, Marietta, y vivaient seules, avec de vieux domestiques qui avaient passé là tous les jours de leur existence.

Comme à l'été l'on voit les épis d'or tomber sous la faux du moissonneur ; comme au printemps l'on voit les fleurs se faner et mûrir, quand sur leur tête fleurie s'abat la brise froide du soir, ainsi Mme de Clary avait vu, l'un après l'autre, ses enfants disparaître, fauchés par le cruel mal de la phtisie et glanés en pleine floraison au printemps de la vie, à vingt ans !

Il ne lui restait plus au monde que Marietta, et aussi de quel amour Mme de Clary ne l'entourait-elle pas, de quels soins jaloux ne la comblait-elle pas !... A cinquante ans, elle se sentait heureuse d'avoir encore quelqu'un à chérir ; malgré toutes les fleurs de deuil et de sacrifice dont son cœur était jonché, elle savourait encore le parfum de cet amour qu'elle donnait à Marietta, et que Marietta lui rendait si bien.

Lorsque tous ceux que nous aimons nous fuient et disparaissent, oh ! comme notre cœur se rattache bien plus étroitement à ceux qui nous restent, et comme nous craignons qu'à leur tour, ils ne nous abandonnent !

Tous les ans, quand la chaude saison revenait, aux derniers jours de juin, le manoir semblait prendre un air de fête ; les vieux domestiques semblaient plus gais, Mme de Clary et Marietta semblaient plus heureuses. Un jeune neveu de la châtelaine, Christian de Polignac, venait, tous les ans, passer au manoir ses jours de loisir et de repos.

Quand ils étaient jeunes enfants, Christian et Marietta, que de fois ils avaient folâtré dans les grands champs du manoir, combien souvent ensemble ils avaient captivé les blancs papillons, dans le calice des fleurs, et au bord du ruisseau qui serpentait en un long ruban d'argent, comme ils avaient cueilli des

On était aux derniers jours de juin. C'était l'été, c'était le mois des roses ; le soleil versait par flots sa chaleur et sa lumière. Au manoir, dans la longue avenue, les oiseaux gazouillaient ; la châtelaine et sa fille attendaient Christian. Marietta, appuyée sur la haie d'aubépines fixait la route poussiéreuse, et cherchait là-bas, celui qu'elles attendaient. Enfin, un point noir s'était dessiné loin, bien loin, à travers la poussière du chemin, puis, s'était rapproché, et maintenant, le landau s'arrêtait à l'avenue des grands ormes. Marietta et sa mère s'étaient élancées au-devant de Christian—car c'était bien lui. Il mettait au front de la châtelaine un baiser plein de tendresse et de gratitude, puis embrassait amicalement la belle Marietta.

Tous les ans, Christian de Polignac avait revu Marietta, mais jamais il ne l'avait vue aussi belle que ce jour-là. Maintenant, elle avait vingt ans ; sa longue chevelure blonde était relevée en masse soyeuse ; une gerbe de roses blanches retenait à sa taille le négligé de soie bleu, dont les plis retombaient jusque sur son pied mignon. La pâleur de ses joues peu à peu s'était effacée, et deux petites couleurs roses se dessinaient sur son teint de lis.

Et pendant que Christian rêvait de la beauté de sa cousine, Marietta songeait que son cousin n'avait jamais été aussi beau que ce jour-là. Comme son regard était profond, comme ses beaux yeux bleus étaient rêveurs, et comme son sourire était plein d'affectueuse bonté !

Parfois, dans la vie, il suffit d'un moment pour faire épanouir l'amour ; tandis qu'il faut parfois bien des années pour le faire mourir !

Lé lendemain, Christian avait retrouvé Marietta toujours belle, toujours bonne ; elle l'avait comblé de soins affectueux, lui faisant oublier tous les ennuis des jours passés. Comme il s'était senti heureux de vivre au manoir entre Mme de Clary et Marietta !

Le temps, qui pèse sur nos douleurs, semble voler sur nos joies, et depuis deux mois que Christian vivait au manoir, il avait goûté tant de bonheur qu'il lui semblait que l'heure du départ ne devait jamais sonner. Et pourtant, septembre approchait : ce serait bientôt le moment de partir. Comme l'adieu serait cruel, et comme dans son cœur il sentait déjà tout l'abandon des jours à venir, toute la froideur de l'isolement ! Marietta occupait une si large part dans sa vie, qu'il serait triste de la quitter, qu'il lui serait pénible de ne plus la revoir !

Avec elle, il avait voulu retrouver les sentiers qu'ensemble ils avaient parcourus autrefois ; le pont jeté sur la cascade du petit ruisseau, aux bouillons blancs d'écume qui venaient se briser sur la rive, et là, tous deux, ils avaient parlé de leurs souvenirs, et, doucement, comme un chant d'oiseau, Christian avait avoué son amour. Elle n'avait rien dit, mais jamais son regard n'avait été plus éloquent, plus profond !... Oh ! ces âmes douces et délicates, comme les pâles fleurs d'automne, quand elles osent aimer, comme elles se donnent tout entières ! Et leur dévouement est le sublime langage de leur cœur !...

L'heure de l'adieu pouvait sonner, leur cœur pouvait l'entendre ; l'absence ne devait faire pâlir ni leur amour, ni leur fidélité.

Le jour du départ fut bientôt arrivé. A l'avenue des grands ormes, près de la haie d'aubépines, Marietta était là, comme au jour du retour.

Ah ! qu'elle était triste : le manoir serait si monotone quand il ne serait plus là !

Christian embrassait une dernière fois la châtelaine, et déposait ensuite sur les lèvres de Marietta le baiser de l'au revoir.

Il était parti. Sur le chemin, il ne restait plus rien de lui, et Marietta était toujours là, immobile, rêveuse !

—T'ennuierais-tu déjà ? murmura Mme de Clary.

—Oh ! Non, mère, balbutia Marietta en souriant, je regardais les nuages !...

Mme de Clary et Marietta passaient bien seules les longs mois de la froide saison.

Que c'est monotone, l'hiver ! Pas une fleur ! Pas un chant d'oiseau ! Toujours la neige et le givre ! Les vastes champs du manoir n'offraient plus que leur immense linceul de glace, et les arbres dépouillés avaient revêtu leurs branches d'une dentelle de frimas.

Tous les soirs, Mme de Clary s'asseyait près du foyer, et là, Marietta lisait pour la châtelaine, dont la vue s'était bien affaiblie durant les mois d'automne.

L'hiver avait été bien triste au manoir !

Maintenant, on était aux premiers jours de juin. Dans les vergers, les pommiers neigeaient leurs petites fleurs blanches, et sur le vert gazon, l'on eût dit les flocons étoilés d'un frimas de décembre.

C'était un de ces beaux matins d'été, où le soleil brille dans un ciel pur et sans nuages. Marietta rentrait au manoir en modulant une mélodie, les bras chargés de fleurs, qu'elle fixait en gerbes multicolores. Elle atteignait le foyer, quand elle aperçut sur le divan, Mme de Clary, immobile, pâle, les mains jointes sur les yeux. La masse de fleurs tomba de ses mains, et craintive, dans un élan d'amour et de tendresse, Marietta glissa aux genoux de la châtelaine, en s'écriant :

—Mère, mère, qu'as-tu donc ?

A cet appel désespéré, Mme de Clary avait baissé ses mains ; l'évanouissement était fini ; mais hélas !... les yeux étaient fixes et ne voyaient plus !... La châtelaine passait ses doigts glacés sur le front de Marietta, puis y mettait un long baiser.

D'une voix pleine d'angoisse, elle murmurait :

—Oh ! Marietta, je ne te reverrai jamais !

Deux jours plus tard, arrivait au manoir Christian de Polignac. Il avait appris le terrible coup qui frappait Mme de Clary et Marietta ; il savait que les médecins les plus habiles avaient été appelés et que tous s'en étaient retournés sans laisser le moindre espoir.

Le jeune neveu ne pouvait rester longtemps au ma-